

# Diversité en science : de la conférence au goûter d'anniversaire

Autor(en): **Hofmeier, Pascale**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **28 (2016)**

Heft 110

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-772047>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# De la conférence au goûter d'anniversaire

Job sharing, doubles carrières, familles monoparentales, navette entre plusieurs pays: Horizons a invité six personnes à expliquer comment elles combinent carrière scientifique et vie de famille. Elles relèvent les mêmes défis - coordonner séjours à l'étranger et garde d'enfants, séance de travail et déclarations d'impôt - grâce à un savant mélange d'organisation et de créativité.

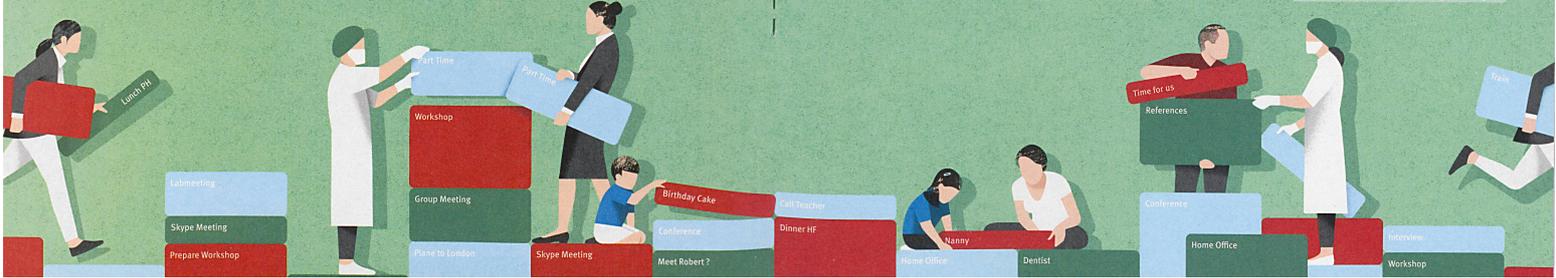
Par Pascale Hofmeier. Illustrations: Aurel Märki



# Flexibilité et nerfs d'acier

Comment les scientifiques concilient vie de famille et carrière académique en Suisse

<p><b>Teresa Montaruli</b></p> <p><b>En attendant la crèche</b></p> <p>«J'étais seule mes jumeaux de 3 ans. C'est la crèche qui me permet de gérer l'équilibre entre travail et vie privée. Enfin, depuis que les enfants y ont trouvé une place, ce qui a pris plusieurs années. Ma mère m'aide aussi, ainsi que mon salaire qui permet de couvrir le babysitting lorsque mon travail m'éloigne de Genève. Ce fut très étrange de tout concilier lorsque j'ai dû commencer à enseigner deux ans seulement après être arrivée en Suisse sans connaissances en français. J'ai alors imaginé prendre un congé non payé pour le bien des enfants, mais ai renoncé à cause des frais de garde élevés. Je pense que les questions liées au genre sont particulièrement aiguës en physique, un milieu dominé par les hommes. Ça me soulage de voir que les familles de mes postdocs sont bien plus équilibrées que celles des collègues de mon âge.»</p> <p>Teresa Montaruli, 48 ans, est professeure ordinaire à 100% de physique nucléaire et corpusculaire à l'Université de Genève. Elle dirige un projet de construction de télescopes de détection de rayons gamma ainsi que les Gender in Physics Days, une initiative d'Horizon 2020. Elle vit près de Genève.</p> <p>1994 Diplôme de physique, Bologne 1998 Doctorat, Bari 1998 Postdoc et professeure assistante, Bari 2005 Professeure assistante, associée et ordinaire de physique, Wisconsin 2013 Naissance des jumeaux</p> <p>26 ans 30 37 45</p>	<p><b>Alexander Bertrams</b></p> <p><b>Des périodes de doute</b></p> <p>«Je tiens absolument à être là pour mes jumelles et pour ma femme. Mais aussi à assurer une recherche et un enseignement de qualité. Le semestre dernier, j'ai fait des concessions au niveau de la recherche. Et bien sûr, les loisirs sont les laissés-pour-compte. Il faudrait que je me remette au sport. Ma femme fait une pause dans son métier d'éducatrice et s'occupe de nos filles de 2 ans. Jusqu'en août, je faisais les trajets entre Augsburg, où vit ma famille, et mon travail à Berne. Ma belle-sœur me remplace dans mon rôle de papa quand je suis absent. Sans soutien social, ça ne fonctionnerait pas. Quand les filles étaient toutes petites et que je ne dormais pas assez, j'ai parfois douté d'être capable d'assumer un poste de professeur, physiquement et psychologiquement.»</p> <p>Alexander Bertrams, 40 ans, est depuis 2015 professeur ordinaire à 100% de psychopédagogie à l'Institut des sciences de l'éducation de l'Université de Berne et directeur de l'Institut depuis 2016. Depuis août 2016, il vit à Berne.</p> <p>2006 Diplôme de psychologie, Erlangen 2009 Doctorat, Université de Mannheim 2010 Professeur junior de psychopédagogie, Université de Mannheim 2013 Habilitation 2014 Naissance d'Ida et d'Ilyv</p> <p>30 33 34 37 38</p>	<p><b>Patricia Purtschert</b></p> <p><b>Partager ses univers</b></p> <p>«La vie comme professeure et membre d'une famille est enrichissante, même si parfois j'ai l'impression d'être à bout de souffle. Avant, je passais souvent mes week-ends à l'ordinateur. Aujourd'hui, je chasse les escargots dans le jardin avec les enfants. Ce vécu enrichit mon travail, j'en suis convaincue. Les tâches familiales sont partagées avec ma partenaire, qui est aussi chercheuse. Cela exige beaucoup de concertation, mais l'avantage est que nous partageons nos univers, j'observe avec souci le débat actuel sur l'excellence. Ce concept s'aligne sur les carrières rectilignes et rapides. Les personnes qui ont des obligations familiales, surtout les femmes, risquent de passer au travers du fil.»</p> <p>Patricia Purtschert, 43 ans, est professeure associée à 75% en études genre et responsable du Centre pour la recherche en études genre de l'Université de Berne. Elle vit près de Zurich.</p> <p>2000 Licence en philosophie, Bâle 2002 Séjour de recherche, University of California Berkeley 2005 Doctorat, Bâle 2009 Premier enfant 2010 Subside Ambizione du SNS, ETH Zurich 2013 Deuxième enfant 2014 Postdoc, ETH Zurich</p> <p>27 29 32 36 37 40 41</p>	<p><b>Claude Hauser</b></p> <p><b>Obligation de choisir</b></p> <p>«Dès le début, nous avons opté pour le modèle du job sharing. Ma femme est logopédiste, elle travaille à 50%. Je partage la chaire d'histoire contemporaine avec Alain Clavin. L'un des défis du temps partiel, c'est l'obligation de choisir. J'ai renoncé à un long séjour de recherche au Québec parce que l'organisation aurait été trop compliquée. Ma femme n'aurait probablement pas trouvé d'emploi. Nos enfants sont plus grands, il faut surtout être présent quand on nous le demande, écouter, discuter, gérer des agendas. Le plus important est de veiller sur la relation de couple. Si elle est bien huilée, il y a moins de frictions.»</p> <p>Claude Hauser, 51 ans, est professeur à 50% en job sharing d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg et doyen à 20% de la faculté des sciences historiques d'UniDistance, une institution universitaire à distance. Il vit à Fribourg.</p> <p>1992 Licence d'histoire, Fribourg 1997 Doctorat, Fribourg 1997 Naissance de Gilles 1999 Naissance de Félicien 2001 Naissance de Zacharie 2003 Professeur associé d'histoire moderne, Fribourg 2003 Naissance de Perrine 2009 Habilitation, Fribourg 2009 Professeur d'histoire contemporaine, Fribourg</p> <p>27 ans 32 34 36 38 44</p>	<p><b>Isabelle Wildhaber</b></p> <p><b>L'art du compromis</b></p> <p>«Dans la compétition pour une place de professeur, il peut être difficile de s'imposer si l'on a toujours travaillé à temps partiel comme moi. J'ai souvent renoncé à me rendre aux conférences internationales à cause des enfants. Je travaille actuellement deux jours par semaine à Saint-Gall pendant les semestres académiques. Berlin est le point d'attache de ma famille. Mon mari est médecin-chef adjoint de cardiologie dans un hôpital universitaire. Dans une volonté de compromis envers moi et la famille, il a renoncé à plusieurs places de médecin-chef, a réduit son temps de travail depuis 2012 et a fondé une entreprise de technologie médicale.»</p> <p>Isabelle Wildhaber, 43 ans, est professeure associée à 75% de droit privé et de droit économique, en particulier de droit du travail, et présidente depuis 2016 la commission pour l'égalité de l'Université de Saint-Gall. Elle vit à Berne.</p> <p>1996 Licence en droit, Bâle 1999 Doctorat, Bâle 2001 Avocate à New York et Francfort 2003 Naissance d'Aron 2005 Naissance de Sophia 2008 Naissance de Dan 2010 Habilitation, Zurich 2010 Professeure assistante de droit du travail et de la responsabilité civile, Université de Saint-Gall</p> <p>23 26 28 30 32 35 37</p>	<p><b>Anna Oevermann</b></p> <p><b>Organisation et flexibilité</b></p> <p>«Familie et carrière scientifique se stimulent réciproquement. Mes enfants apprennent beaucoup de choses de mon travail et, dans le domaine de l'organisation, je tire parti de ce que j'ai vécu en famille. Concilier les deux exige beaucoup d'enthousiasme pour son travail, une bonne capacité de coordination et de la flexibilité. C'est valable autant pour l'employeur que pour nous. Mon mari, originaire de Turin, est professeur à l'Université d'Edimbourg depuis janvier 2016. En 2003, Berne est devenue notre point d'attache après de nombreuses années de relation à distance. Chez nous, la garde des enfants est une construction complexe entre la crèche, une nounou et nous. La condition pour pouvoir se concentrer complètement sur son activité professionnelle, c'est de savoir que les enfants sont entre de bonnes mains.»</p> <p>Anna Oevermann, 42 ans, est professeure extraordinaire à 100% de neuropathologie vétérinaire à la Faculté Vetsuisse de l'Université de Berne. Elle vit à Berne.</p> <p>1999 Diplôme de médecine vétérinaire, Giessen 2001 Doctorat, Zurich 2006 Spécialisation européenne en anatomie pathologique vétérinaire 2008 Naissance de sa première fille 2012 Naissance de sa deuxième fille 2012 Habilitation, Faculté Vetsuisse, Berne 2013 Professeure assistante d'anatomie pathologique vétérinaire, Berne</p> <p>25 27 32 34 38 39</p>
--	--	---	--	---	--



## La lente marche vers l'égalité

Après quinze ans de promotion de l'égalité dans les universités, la part de femmes professeures a doublé, mais reste très faible.

**L**es scientifiques comprennent une chose rapidement: difficile de mener une carrière académique sans travailler, parfois ou régulièrement, la nuit et le week-end. Sans effectuer de séjours prolongés à l'étranger, sans accepter d'emplois à durée limitée et de premiers salaires plutôt modestes. Combiné à des chances de succès incertaines, le tout peut décourager, notamment les femmes désireuses de fonder une famille.

De nos jours encore, les chercheuses «rencontrent souvent des difficultés plus grandes que leurs collègues masculins pour concilier vie professionnelle, vie de couple et de famille - ce qui affecte leurs chances de poursuivre une carrière universitaire», souligne le rapport «Couples à double carrière dans les universités suisses» de 2012. Ce dernier a évalué la troisième phase du programme de la Confédération «Egalité des chances entre femmes et hommes dans les universités suisses». Lancé en 2000, il est placé aujourd'hui sous la houlette de Swissuniversities et bénéficie chaque année de plusieurs millions de francs.

«Il serait temps de démystifier la carrière académique.»

Patricia Felber

### Deux fois plus de femmes professeures

Depuis, bureaux de l'égalité et plans d'action en faveur de l'équité des chances ont vu le jour dans les hautes écoles. Le nombre de places de crèche dans les universités a augmenté, parfois doublé. Des programmes de mentorat ont été mis sur pied, tout comme des encouragements ciblés pour les femmes au niveau postdoc. Le Fonds national suisse s'engage depuis 2001 afin de suivre une perspective d'égalité des chances dans ses instruments, notamment avec des subsides «Egalité» et, dès 2013, avec des mesures d'allègement pour les femmes et les hommes assumant des responsabilités familiales. D'innombrables évaluations et rapports documentent les efforts menés ces quinze dernières années.

L'effet conjoint de ces mesures: depuis 2002, la part de professeures a doublé,

passant de 9,7% à tout juste 20% en 2013. En comparaison européenne, la Suisse arrive en milieu de peloton. En 2015, 37% des chaires dans les universités helvétiques ont été repourvues par des femmes.

«Il faudra encore s'armer de patience.»

Martina Weiss

Reste que notre pays n'a pas atteint son objectif de 25% de professeures en 2016. «Pour la Suisse, ce n'était pas très réaliste», analyse Martina Weiss, secrétaire générale de Swissuniversities. L'Office fédéral de la statistique prédit qu'il faudra attendre au moins 2023 pour y parvenir. Martina Weiss invite à ne pas se fixer sur un chiffre de référence; elle juge plus pertinent d'observer comment chaque haute école ou faculté évolue, afin de pouvoir faire des distinctions entre les disciplines. L'Université de Saint-Gall a par exemple multiplié par trois sa part de femmes depuis 2000 - elle est de 12,8% aujourd'hui.

### La Suisse romande en avance

L'objectif de 40% de professeures assistantes est réalisable. Les progrès sont particulièrement visibles en sciences humaines et sociales, qui connaissent des proportions de femmes élevées: «La part de professeures y atteint parfois 50%», indique Marina Weiss. La Suisse romande a aussi une certaine avance par rapport à la Suisse allemande. Les femmes y travaillent souvent à 80%. Autre élément notable: l'Université de Genève a introduit un quota obligatoire de 30% de femmes dans les listes de candidats sélectionnés pour une nouvelle nomination. Si cet objectif n'est pas atteint, la faculté doit se justifier devant la direction de l'université. Son homologue lausannois prévoit de lui emboîter le pas dès 2017.

Dans l'ensemble, les chances de succès des femmes dans le monde académique se sont donc un peu améliorées au cours de la dernière décennie et, avec elles, les conditions permettant de concilier famille et carrière. Toutefois, le changement culturel et organisationnel ne s'impose que lentement au niveau des instituts. «Il faudra en-

core s'armer de patience», avertit Martina Weiss. La direction d'une université peut bien signaler qu'elle encourage le travail à temps partiel et le job sharing: au final, seuls les supérieurs hiérarchiques dans les facultés et les instituts ont le pouvoir de concrétiser cette volonté.

Et il reste encore beaucoup à faire. «Les jeunes chercheuses ne revendiquent souvent pas leur droit à un subside et à un temps partiel, car leurs supérieurs sont également leurs partenaires de recherche», explique Patricia Felber. Cette spécialiste de géographie sociale coordonne plusieurs programmes de mentorat et a rédigé le rapport «Evaluation de la situation des carrières des femmes scientifiques en Suisse» des Académies suisses des sciences. A cela s'ajoute le fossé entre le taux d'occupation prévu dans le contrat et l'engagement exigé de manière informelle - un obstacle pour les jeunes familles. De fait, coordonner carrière et vie de famille nécessite toujours beaucoup de volonté et de créativité.

«Il serait temps de démystifier la carrière académique», estime Patricia Felber, en évoquant la mauvaise conscience de nombreux chercheurs lorsqu'ils quittent leur bureau à 17 heures. Avant de dire tout haut ce que de nombreux scientifiques n'osent même pas penser tout bas: «Au final, travailler à l'université reste juste un boulot.»

Pascale Hofmeier est rédactrice scientifique du FNS.